

RESTER SUR LE TARMAC

ALICIA PACKER

Un matin en 2024, dans une cuisine d'un appartement urbain, un homme et une femme amoureux l'un de l'autre sont sur le départ. Sur la table de la cuisine il y a : une cafetière italienne excessivement grande - taille 12 tasses Bialetti - et deux tasses. L'une est une mug orange, l'autre est en réalité un gobelet en plastique dur du festival Paléo. Il y aussi des miettes de tresse, du beurre qui attend d'être rangé au frigo, un pot de miel fermé, collé; il sera dur de l'ouvrir demain.

Sur la table se trouve un ordinateur à demi-fermé et deux téléphones intelligents qui traînent sur les rebords de table, presque en équilibre. GREGOIRE et FELICIE sont tombés en amour il y a deux ans. Ils se sont rencontrés sur un banc au mois de juin. « Par hasard » comme on dit. Ils ont discuté pour faire « passer le temps », sont allés boire un spritz deux semaines plus tard, se sont revus le lendemain pour un autre spritz, sont allés au cinéma puis manger un barbecue coréen, se sont embrassés, et quelque chose de précieux a commencé.

FELICIE: Je t'énerve avec tous mes désirs ?

GREGOIRE : Quelle bonne phrase !

FELICIE: Allez on se casse !

GREGOIRE : Je finis juste mon café.

FELICIE répète *en l'imitant* : Je finis juste mon café.

GREGOIRE : Hé hé ! Calme toi .

FELICIE répète *en l'imitant* : Hé hé ! (se ravise) Pardon

Elle fait une roue dans le salon, esquisse trois mouvements dansés, depuis son téléphone, elle envoie un morceau de musique « C'est une belle journée » de Mylène Farmer Elle chante par-dessus, il s'approche, lui prend la taille et chante avec elle

« Le bonheur lui, me fait peur D'avoir tant d'envies et j'ai un souffle cœur aussi C'est une belle journée, je vais me coucher » Elle arrête la musique.

FELICIE: On y va ?

GREGOIRE : C'est sur quoi déjà ?

FELICIE: Les photos de mode du 20^{ème} siècle.

GREGOIRE *la mine non réjouie* : Yess!

FELICIE: Si t'en peux plus t'auras qu'à m'attendre dehors, il y a un joli café dehors et la boutique est sympa, il y a plein de cartes postales.

GREGOIRE : Ne t'inquiète pas pour moi.

FELICIE: Il faudra pas que j'oublie d'acheter des cartes postales pour en avoir en stock, j'aime pas trop acheter des cartes de vœux en dernière minute, en plus elles sont souvent toutes moches et...

GREGOIRE : J'aime bien : notre relation est plus apaisée qu'au début.

FELICIE : Tu veux dire que désormais on est dans « chill land » ?

GREGOIRE : C'est un plaisir de parler d'amour avec toi.

FELICIE: Pardon, continue.

Silence

FELICIE: Vas-y, pardon.

GREGOIRE : Tu m'as coupée l'inspi.

FELICIE: Tu fais chier.

La musique c'est une belle journée reprend, les corps des deux personnages se rapprochent, iels dansent.

Elle va écrire un email à son ordinateur portable.

GREGOIRE : Tu fais quoi ?

FELICIE: J'écris juste un email.

GREGOIRE : Mais on y a va, là.

FELICIE *grand sourire*: Deux minutes !

La musique s'arrête, on entend le clavier de l'ordinateur se faire taper frénétiquement Lui compose un numéro de téléphone depuis son téléphone.

GREGOIRE : Grégoire Lavachy à l'appareil, je vous appelle concernant l'abonnement que j'ai chez vous, oui, bien sûr, c'est 29.01.1994, c'est ça, oui, j'aimerais l'option ExtraSurf pour un voyage à l'étranger, oui je sais, c'est bien, super, merci beaucoup, bonne journée !

La sonnette de la porte d'entrée retentit. La sonnette est un son de canard.

GREGOIRE : C'est qui ?

FELICIE: J'ai demandé à faire livrer un labrador wouaff wouaffffff

GREGOIRE *incrédule*: Tu dis quoi ?

FELICIE : *contente de sa blague* : Humour humour, bonjour ! Je ne sais pas qui vient sonner.

Elle ouvre la porte.

FELICIE: Ahh ! Bonjour ! M. RION !

M. RION, (*droit comme un piquet, un carton de pizza dans la main droite, un marteau dans la main gauche*) : Bonjour Félicie, lui tend la main, je me permets, j'ai commandé une pizza.

FELICIE: Entrez !

M. RION *voyant GREGOIRE* : Bonjour, Stéphane Rion, enchanté.

GREGOIRE : Bonjour.

FELICIE: Vous voulez un café ?

M. RION : Oui, je veux bien.

FELICIE sort une nouvelle tasse, bleue. Elle lui verse le peu de café qu'il reste de la grande cafetière italienne.

FELICIE *lui tend la tasse* : Il est peut-être un peu tiède.

M. RION : Ça va bien.

M. RION s'assied sur une chaise, GREGOIRE se lève de son tabouret.

FELICIE: Ce n'est pas encore tout bien rangé, j'ai pas arrêté de travailler, pas eu le temps de déballer tous les cartons, faites pas attention au chaos.

M. RION : Ça va bien, je...

FELICIE: Je ne sais pas comment les gens font, tu déménages, tu travailles, si t'as des enfants c'est chaud.

M. RION : Mais vous n'avez pas d'enfants ?

FELICIE *rit de bon cœur* : Ah non !

Pendant ce temps, GREGOIRE avait composé un autre numéro de téléphone

GREGOIRE : Oui, bonjour, Grégoire L'avachie à l'appareil je vous appelle concernant l'abonnement que j'ai chez vous, oui, bien sûr, c'est 29.01.1994, c'est ça, oui, j'aimerais l'option Rapatriement Éclair pour un voyage à l'étranger, oui je sais, c'est bien, super, merci beaucoup, bonne journée !

M. RION à FELICIE: j'ai commandé une pizza aubergines mozzarella du Buffala et ils m'en ont livrée deux sans faire exprès, je vous en donne une ?

FELICIE: Tellement sympa ! Vous êtes tellement sympa ! GREGOIRE regarde une...

GREGOIRE : On la mangera quand on rentre. Là, on allait justement.

FELICIE *voit le marteau que M. RION a dans la main*: Oh! Et vous avez pensé au marteau ! Merci ! Je vais pouvoir monter le cadre du lit ! Merci ! (*En regardant GREGOIRE*) On va bien dormir maintenant !

M. RION : Aussi, je voulais vous dire que pour la lessive, c'est mieux d'utiliser du produit nettoyant en poudre. J'ai vu le produit liquide que vous utilisez, ça ne sert à rien de vous ruiner et d'acheter de l'éco machin WFF, dans le liquide il y a du silicone et dans le silicone il y a du plastique et ça nique toute notre eau.

FELICIE: D'accord.

M. RION : Je vous conseille, après une machine, de bien la vidanger.

FELICIE: La vidanger ?

M. RION : La machine est vieille, si elle se remplit de trop d'eau, elle risque de tomber en panne et Madame Delacroix est une manique de la buanderie, ça fait 25 ans que je suis dans l'immeuble.

GREGOIRE : 25 ans, beau score.

M. RION : La vie passe à une vitesse vous savez, vous êtes jeunes vous ne.

FELICIE: M. RION merci pour la pizza et le marteau, nous on doit y aller.

M. RION : Bien sûr.

M. RION se lève, FELICIE lui ouvre et lui ferme la porte.

Pendant ce temps, GREGOIRE avait composé un autre numéro de téléphone

GREGOIRE : Oui, bonjour, Grégoire Lavachi à l'appareil je vous appelle concernant l'abonnement que j'ai chez vous, oui, bien sûr, c'est 29.01.1994, c'est ça, oui, j'aimerais l'option *H24 ta banque* pour un voyage à l'étranger, oui je sais, c'est bien, super, merci beaucoup, bonne journée !

FELICIE: On y va ou quoi ?

GREGOIRE : C'est moi qui t'attends Félicie. Tu rigoles ou quoi ?

La musique « c'est une belle journée » de Mylène Farmer revient. Personne ne bouge.

FELICIE ouvre son ordinateur et rédige un email, GREGOIRE ouvre le carton de pizza et commence à manger.



L'ANNIVERSAIRE

CÉDRINNE RIHS

(Musique)

New-York, dans la rue, juillet 1954 , en pleine journée.

EGLANTINE, *une femme seule se tient très droite, immobile . Elle attend de traverser la route.*

EGLANTINE : J'ai faim. Quelle heure est-il ? Et ces bas, cette jupe. Je crève. Quelle journée. Ras le bol. 48 ans, y me l'ont même pas souhaité. Les chiens . Je garde leurs gosses quand même. Les fleurs vont faner. Si je partais ? Je prendrais le train. J'y serais ce soir, à la mer. Ce serait bien.

Elle entend chanter joyeux anniversaire au loin . Il y a de la musique. Une fête. Elle se dirige vers l'immeuble d'où viennent les voix et entre. Personne ne la remarque venir s'installer à une table. Á coté d'elle une femme, silencieuse.

(Musique)

EGLANTINE, *la fausse invitée* : Je peux m'asseoir ? Je suis un peu retard, navrée. Pourquoi gardez-vous donc votre parapluie ouvert au-dessus de vous? Étrange idée. Je me présente, Églantine. Je suis une cousine.

FEMME AU PARAPLUIE ET AU CHAT *ne réagit pas, silence.*

EGLANTINE : Remarquez, vous avez raison d'être prévoyante. Il fait si lourd. Moi, je suis vendeuse en cosmétiques dans un grand magasin. C'est très gai. J'aime ça, transformer les gens : «Embellir les femmes»...et vous, vous aimez vous maquillez ?

FEMME AU PARAPLUIE ET AU CHAT : Parfois.

EGLANTINE : Je pourrais vous conseiller si vous voulez. Par contre pas de poudre à votre âge, pardon, hein, mais je sais de quoi je parle. Non, à partir d'un certain âge, la poudre, ça fige. Il faut du fluide, du souple. et surtout on n'étire pas la ride ! On ta-po-te.

FEMME AU PARAPLUIE ET AU CHAT: J'ai perdu mon chat.

EGLANTINE : Ah.

FEMME AU PARAPLUIE ET AU CHAT: Il s'appelle Loki.

LE CHAT (avec un panneau écrit devant « Loki LE CHAT ») : Je suis là.

EGLANTINE : Je voulais aller à la mer, ce dimanche. Il fait si chaud. On étouffe. J'y ai une amie. Mais j'aurais pas raté la fête, ça non. Et c'est aussi mon anniversaire, après tout. Je vous ai dit que c'était mon anniversaire ? C'est drôle, cette coïncidence.

FEMME AU PARAPLUIE ET AU CHAT: Quand Loki sort, je fais des mots fléchés, ça m'empêche de m'inquiéter jusqu'à ce qu'il rentre. Il a 5 ans.

LE CHAT (au public): Je-suis-là.

EGLANTINE : Ce gâteau à la meringue est délicieux, c'est vous qui l'avez fait ? Vous permettez , je me sers un peu de citronnade. Et vous, vous cuisinez ? Pour ce qui est de moi, je dois vous avouer que je ne suis pas très douée. Même pour la pain de viande (*elle rit*). Attendez, vous avez des poils, là. (*Elle époussette l'épaule de sa voisine de table*). C'est mieux comme ça. Désolée, mais je ne peux pas m'en empêcher, j'aime quand c'est net.

(*Pause dans la conversation. On entend jouer la musique « The Cords, sh-boom »*)

EGLANTINE la fausse invitée : Ça vous ennuie si je vais prendre peu l'air à la fenêtre ?

FEMME AU PARAPLUIE ET AU CHAT (*Pensive*): C'est quand même bizarre qu'il rentre pas, non ? Il a l'habitude de sortir.

LE CHAT (au public): Je-suis-là. Tu racontes n'importe quoi. Tu mens. Et elle aussi, elle ment. Elle est même pas invitée. Moi, je voulais la vie, la ville, la forêt, la liberté, je voulais courir. C'est bien courir.

EGLANTINE s'évente de la main.

EGLANTINE : Ahh , je transpire, littéralement. Dites-moi je n'ai pas d'auréoles sous les bras, au moins ? Je déteste ça . En même temps, c'est la nature. Il faut bien ça sorte, non ?

FEMME AU PARAPLUIE ET AU CHAT: Oui.

LE CHAT (au public): Tu m'as rattrapé quand je filais. Et me voici, là , ridicule, à te regarder dans ta robe trop serrée, Tu débordes. Ça déborde sous les bras . Tu devrais pas reprendre du gâteau.

EGLANTINE se penche à la fenêtre.

EGLANTINE : On sent un léger souffle. Ça y est. Il pleut.

FEMME AU PARAPLUIE ET AU CHAT: Il n'a pas de collier.

EGLANTINE : Vous dites ?

FEMME AU PARAPLUIE ET AU CHAT: Il n'a pas de collier, Loki.

LE CHAT (au public): JE SUIS Loki , Le chat. Loki. L-O-K-I. Bien sûr je ne sais pas lire je ne suis qu'un chat, mais je vous entends vous les humains, je vous vois vivre.

EGLANTINE : Je dois dire que je n'aime pas tellement les chats. C'est ingrat un chat. Ça vient que pour manger. Ça grimpe partout, et tous ces poils, pardon, ce n'est pas contre vous, mais je trouve que c'est un manque d'hygiène.

FEMME AU PARAPLUIE ET AU CHAT: Des gens l'ont vu courir ce matin. Moi, je le crois, ceux qui disent qu'ils l'ont vu. J'ai mis des affiches.

LE CHAT (au public): Il paraît que je suis un peu fou. Trop de poils, trop sauvage, et, avec ça des yeux de tigres , tout allongés, là. Pourtant je suis moelleux, une vraie couverture, mais là-dedans, ça bat, la forêt, les journées ensoleillées, les nuits féroces, et tout et tout. Pas de pitié. Je vous sens, je vous respire, je vous attrape, et hop. Avalé le joli moineau, la chair crue.

EGLANTINE : J'adore les coquelicots. Ça s'achète pas les coquelicots, ça pousse dru, comme les poils. Moi aussi j'en ai des poils, j'en ai trop, j'en ai partout, sur mes cuisses, sur mes joues, mes pieds même mes orteils.

(*en aparté se parlant à elle-même*)

Je suis si bizarre. Étrange. Grotesque. Je le sais bien. Folle. Une lubie, Madame, une lubie.

FEMME AU PARAPLUIE ET AU CHAT: Vous ne l'avez pas vu ? Il est rasé derrière et sous le ventre, des poils blancs avec des taches brunes.

EGLANTINE, : J'aurais dû y aller à la mer, j'aurais mis mon maillot à fleurs , un peu de vernis. Il paraît qu'il y a souvent des arcs en ciel là-bas.

FEMME AU PARAPLUIE ET AU CHAT: J'offre une petite récompense .

LE CHAT (*au public*): J'veux partir, mais ça empêche pas l'amour, hein , les caresses, cajoleries. C'est tiède ça vous enrobe comme un joli papier doré. Mais bon, moi, ce que j'aime, c'est filer. J'ai pas peur. Je suis parti, un soir. J' voulais jamais revenir. Y m'ont chopé.

EGLANTINE : Ils annoncent un orage ce soir. Sinon j'irai. Oui, j'irai .

FEMME AU PARAPLUIE ET AU CHAT : Où ?

EGLANTINE : À la mer.

FEMME AU PARAPLUIE ET AU CHAT: Je vais y aller. Il est tard. Alors au revoir, Madame. Tous mes vœux.

LE CHAT (*à la femme au chat*): Il y aura quoi pour m'aimer chez toi ?

FEMME AU PARAPLUIE ET AU CHAT : Il y aura moi.

LE CHAT : Il y aura quoi pour me consoler chez toi?

FEMME AU PARAPLUIE ET AU CHAT: Il y aura moi.

LE CHAT : Il y aura quoi pour me réfugier chez toi?

FEMME AU PARAPLUIE ET AU CHAT : Il y aura moi.

LE CHAT : Parle-moi, parle-moi, répète-moi, ce sera comment la vie , la mort ?

FEMME AU PARAPLUIE ET AU CHAT : Ce sera bien, tu verras , le ciel respire encore, et les arbres, et l'eau , et l'air. Pose ton souffle sur mon épaule, que je te sente encore, il y aura encore le soleil blanc et ce sera doux , réchauffe-moi , ferme les yeux , il y aura des diamants partout.

EGLANTINE : Qu'est ce vous avez dans ce panier ?

FEMME AU PARAPLUIE ET AU CHAT : Ah mais c'est Loki, je ne vous ai pas parlé de Loki? C'est mon chat, je n'aime pas le laisser seul quand je sors. On y va Loki. T'as aimé la fête? Au plaisir Madame, vous êtes bien gentille. Vous savez s'il y a un café ouvert dans le quartier ?



RESSOURCES

ANASTASIS ANIKUTINA

Personnages :

ISIS : actrice, 21 ans

AKO : acteur, 25 ans

JULIETTE : infirmière, 24 ans

Acte I

Chez AKO

ISIS: Donc tu ne m'aimes pas?

AKO: Mais si je t'apprécie beaucoup.

ISIS : Mais tu ne m'aimes pas ! T'as besoin de moi que pour la scène? Et tout ce qu'on a eu ensemble alors ? Ce n'était rien ?

AKO : Ce n'est pas noir ou blanc ISIS. **TU** es celle qui n'a jamais voulu parler d'amour !

ISIS : Et pourquoi tout à coup, tu veux partir ?

AKO : J'en aime une autre.

ISIS : Donc tu ne m'aimes pas !

AKO : Je vais être père...

ISIS : Comment ?

AKO : Je veux cet enfant.

ISIS: Avec elle ?

AKO :Oui.

ISIS : (*s'écriant*) C'est qui cette chienne ? Je la tue !

AKO : C'est ça, crie comme tu l'as toujours fait, frappes, menaces ! J'en peux plus de toujours devoir être disponible pour toi, à la moindre crise.

ISIS : Donc tu m'as sorti de la merde, juste pour me jeter par la suite ? Qu'est-ce qu'elle a de mieux que moi ?

AKO : Vous n'avez rien en commun, arrête de te comparer et de toujours tout ramener à toi !

Elle hurle comme un animal, se lève et va casser des assiettes.

AKO : C'est ça, oui.

Il la maîtrise.

ISIS : C'est qui ?

Après un temps.

AKO : Juliette, ton infirmière du centre de désintoxication...

ISIS : Elle ? Ahaaa, voilà pourquoi elle s'occupait si bien de moi alors, voilà pourquoi elle avait tant de mots de soutien ! C'était pour te sauter dessus, la conscience tranquille ! Et moi comme une conne, attendrie par cette chienne !

AKO : Tu peux faire mieux, tu sais faire mieux, fais-toi confiance, comme moi, je crois en toi. Mais, maintenant pars, reviens quand t'es lucide, ou ne reviens pas.

ISIS : À quoi ça sert que je revienne si tu m'as échangé contre elle ?

AKO : Fais comme tu veux, écoute...

Acte II

Scène I

Quelques semaines plus tard

JULIETTE : Ne t'inquiètes pas, elle a assez de ressources pour ne pas sombrer.

AKO : Ne pas sombrer ? Ne pas sombrer ? Elle a refait une overdose ! J'ai l'impression qu'elle fait un pas en avant et trois en arrière. Elle est où ? Comment s'est-elle enfuie du centre ?

JULIETTE : Elle est rusée, je te le dis, elle a les ressources qu'il lui faut.

AKO : J'ai le double de ses clés. Elle n'est plus là, l'appart est dans état effrayant, c'est un bordel pas possible. Il y a ses pilules de merde partout, qui est le connard qui lui a refilé ça ?

JULIETTE reste silencieuse et distante.

AKO : Je suis désolé, je suis désolé, je suis désolé !!!

AKO s'accroche aux genoux de JULIETTE qui est assise sur un fauteuil. Elle lui caresse la tête.

JULIETTE : Tu as fait ce que tu as pu, AKO. Ne t'en veux pas, tu vas te rendre malade. Maintenant, il n'y a plus grand-chose que tu puisses faire pour elle. Je suis sûre qu'elle est en vie quelque part.

AKO : Oui.

JULIETTE : Sois là, sois juste là, avec moi. Fais-le pour toi, pour nous.

AKO : Je suis désolé, mon amour, je suis désolé.

AKO met sa main sur le ventre de JULIETTE.

Scène II

Dans le foyer du théâtre. Fin de première. AKO, pris de joie, court vers JULIETTE et la soulève, en faisant attention à son ventre pour l'embrasser.

JULIETTE : *(En rigolant)* Attention, gros bébé, attention, tu vas déranger le petit.

AKO : *(Surexcité)* JE T'AIME. *(Il lui fait des petits bisous partout).*

JULIETTE : C'était magnifique, je n'arrivais pas à détourner mes yeux de toi. Elle n'est pas sensible que pour se mettre dans de sales états Isis, sa sensibilité se ressentait dans toute la pièce.

AKO : Le public devenait fou.

JULIETTE : Certains se sont levés pour applaudir, je ne sais pas si tu l'as vu.

AKO : Non ! *(ému)* Je ne les ai pas vus... Le directeur du théâtre est prêt à financer notre première tournée. Et cette imbécile ! pour se morfondre, c'est la première, par contre pour goûter à cette joie... enfin j'espère qu'elle est en train de se morfondre quelque part.

JULIETTE : Et les droits d'auteur ? C'est sa pièce, non ?

AKO : Elle m'a laissé en disposer comme je le voulais, elle l'avait écrite pour moi.

JULIETTE : Ako ?... *(ses yeux perdent le focus, elle vacille)*

AKO : Juliette ! Qu'est-ce qu'il y a ? *(la tient par les épaules)*

JULIETTE : Je... Ako ?... *(elle s'évanouit)*

AKO : Juliette ! Une ambulance ! Quelqu'un, s'il vous plaît, une ambulance !!!

Scène III

Sur un lit d'hôpital, JULIETTE. AKO dort assis sur une chaise à côté de ce dernier.

JULIETTE : Ako ? le bébé ?

AKO : Il va bien, le bébé va bien ! Comment tu te sens ?

J : J'ai des frissons, mais ça va... Aie.. c'est désagréable ! *(en soulevant faiblement son bras gauche, traces de perfusion de sang visibles)* qui sont les incompetents qui m'ont bousillé la veine comme ça ?

A : Ce sont des détails, ça passera. L'essentiel est que tu sois là et que le petit soit en forme, Dieu merci, tout s'est bien passé, oh mon Dieu...J'ai failli devenir... bref... la transfusion s'est bien déroulée *(elle se fatigue)* oui, mon cœur, rendors toi...

Acte III

Scène I

Deux ans plus tard. En entrant dans l'appartement d'ISIS. AKO et JULIETTE avec une poussette, dedans un bambin plein d'énergie.

AKO : Putain...

JULIETTE : Elle est revenue !

AKO : Quel bordel !

Des boules de papier partout par terre

JULIETTE : Elle est en vie.

AKO : Décidemment, elle n'a pas changé...

JULIETTE : Peut-être, est-elle encore ici ?

AKO : Et bah si c'est le cas, elle va devoir me remercier de toujours payer pour son appart !

JULIETTE : *(Avec un sourire)* Avec la tune que tu t'es faite sur sa pièce ;)

AKO : Alors que cette folle me remercie au moins de l'avoir rangé, nettoyé et qu'elle te remercie d'arroser ses petites plantes de merde !

JULIETTE : Elles sont très bien ses plantes, je les adore... *(s'adressant au bébé)* oui, oui, deux secondes... *(elle détache les ceintures de la poussette)* Quelle impatience ! Et voilà, vas, vas marcher...

AKO : Elle a récupéré du courrier, elle a mis le bordel, mais les draps sont intacts, la vaisselle aussi... Qu'est-ce qu'elle fout ? Elle compte vivre ici ou pas ? il coûte, son putain d'appart !

JULIETTE : Ne caches pas ton émotion sous tes airs amers, regardes moi *(Il détourne le regard)* c'est bien ce que je pensais *(avec un sourire)* allez, vas faire ton fier dans ton coin ;)

AKO : *(d'une voix tremblante)* En tout cas, elle a écrit... Qu'est-ce qu'elle nous a fait ici ?

(il déroule une boule de papier) je n'y comprends rien, c'est illisible... *(au petit qui met une boule de papier dans sa bouche)* Non, non, sors ça de la bouche ! *(avant que le petit ne se mette à pleurer, il déroule le papier pour le lire)* viens, on va voir ce qu'on a là...

Le petit, désintéressé, court chez sa mère. AKO se relève doucement du sol, va s'asseoir sur le canapé, son regard se perd sur la feuille. Il reste immobile, les larmes coulent d'elles-mêmes, silencieusement sur son visage...

JULIETTE : Chéri ? *(elle va vers son mari, avec l'enfant dans les bras, de l'autre main, elle saisit le papier qu'AKO a entre ses mains, elle le lit, regarde son enfant avec de gros yeux, le relit)* Ma donneuse de sang, c'était elle ? Tout ce temps, c'était Isis ?

AKO : Avec son sang de toxico, là ???

JULIETTE : Mais non, ne sois pas bête, personne n'aurait accepté son sang... elle est clean !

Scène II

Au fond de la salle d'une immense salle de théâtre, fin de la pièce d'ISIS. Le public applaudit, elle est émue.

ISIS : Non seulement il se fait du fric sur ma pièce mais en plus de ça, il utilise mes plantes en accessoire ? Quel bouffon !



LE 29 NOVEMBRE 1947

MARIE HAMMOUD

Le 29 novembre 1947 au Royaume-Uni, dans la salle de bain de la garderie La Farandole.

ILAN, un blond aux yeux bleus aux cheveux soigneusement peignés, joue avec FAÏSSAL, cheveux bruns, bouclés.

ILAN porte un pull tricoté avec le drapeau de l'État d'Israël, tandis que FAÏSSAL porte un pull tricoté avec le drapeau de la Palestine.

FAÏSSAL : Des bulles ! Des bulles ! Des bulles !

Les deux amis montent avec excitation sur l'escabeau en bois devant le lavabo.

ILAN : Allez Faïssal ! Tourne la poignée.

FAÏSSAL mobilise toutes ses forces pour tourner la poignée du robinet avec ses bras chétifs.

FAÏSSAL: J-J-J'y arrive paaas ! C'est coincé !

Par la force de ses bras potelés, ILAN actionne sans peine la poignée et l'eau se met à couler. FAÏSSAL attrape le savon solide sur le bord du lavabo et le jette dans le lavabo

FAÏSSAL et ILAN : Des bulles ! Des bulles ! Des bulles !

ODILE, une éducatrice non loin de là, portant une robe fourreau sur laquelle est brodé le drapeau de l'ONU, accourt en entendant du bruit venant de la salle de bain. Le bruit de ses escarpins contre le carrelage résonne dans le couloir de la garderie.

ODILE : Qu'est-ce qui se p... Oh mon Dieu ! Les enfants ! C'est inadmissible !

L'éducatrice se précipite vers le robinet et le ferme. FAÏSSAL et ILAN éclatent de rire et partent en courant.

ILAN: C'était trop rigolo !

FAÏSSAL : Même super méga giga rigolo !

Les deux amis rient en cœur

Plus tard, dans la salle de jeu de la garderie La Farandole. Deux éducatrices agitent des chaussettes enfilées à leurs mains sous le regard émerveillé des bambins.

ILAN, à l'écart du reste des enfants, en chuchotant : Psst... Faïssal ? Tu viens ?

FAÏSSAL le rejoint

ILAN : Regarde !

ILAN lui tend une bobine de coton en bois

FAÏSSAL : Waaaaaa ! Trop joliiii !

Les bambins s'amuse avec la bobine

FAÏSSAL : T'es mon meilleur super copain du monde entier !

Le lendemain, dans salle de jeu.

ILAN : Ooooooh ! Il est trop bien ton ours, Faïssal !

FAÏSSAL: C'est Arafat ! Et même que c'est mon copain de naissance.

ILAN : Que tu as depuis que t'étais minuscule comme ça ?

ILAN lui montre sa main en rapprochant le pouce de son index.

FAÏSSAL : Oui.

ILAN : Moi, j'ai pas d'ours !

FAÏSSAL : Pourquoi ?

ILAN : Bah ! Maman, elle dit c'est à cause de la guerre et bientôt j'aurai plein d'ours.

FAÏSSAL continue de jouer avec l'ours Arafat. ILAN le lui arrache.

ILAN : Moi aussi, je veux un ours !

FAÏSSAL : Mais celui-là c'est le mien !

ILAN : T'as qu'à jouer avec les bonshommes-chaussettes là-bas !

FAÏSSAL : Mais j'ai qu'un seul ours !

FAÏSSAL tente de reprendre l'ours Arafat d'ILAN

FAÏSSAL : Rends-le-moi !

ILAN : Ouin hin hin... snif snif

L'éducatrice ODILE interrompt le spectacle et court vers les garçons en prenant soin de ne pas froisser sa robe bleu ciel. Elle lève un index en signe de mise en garde.

L'éducatrice : Vous deux ! Ça suffit !

ILAN : F-aïssal n-ne veut pas me p-passer s-sa peluche

FAÏSSAL : Mais j'en ai besoin !

L'éducatrice : Ça suffit ! A partir de maintenant, Faïssal, je te donnerai la peluche lundi, mardi et mercredi, mais tu la laisseras à Ilan, jeudi et vendredi.

FAÏSSAL : Non ! Je veux pas !

ILAN, à l'éducatrice : Ouin hin hin ! Il est pas gentil Faïssal!

FAÏSSAL : Mais c'est la mienne !

L'après-midi, à la salle à la manger, l'éducatrice distribue une tranche de pain et un verre de lait à ILAN, et un verre de lait à FAÏSSAL

FAÏSSAL : Moi aussi je veux une tranche de pain !

L'éducatrice : Je suis désolée, Faïssal, il n'y en a plus.

FAÏSSAL, à ILAN : Tu me donne un petit peu de ton pain, Ilan ?

ILAN : J'en ai plus besoin que toi !

FAÏSSAL : Mais alleeeeeez !

ILAN : T'es trop mince pour avoir déjà faim, et même que moi je suis trop gros donc j'ai plus que toi.

FAÏSSAL : Mais j'ai super faim, s'il te plaît.

ILAN l'ignore

FAÏSSAL : Si tu me donnes pas le pain, t'es plus mon copain !

ILAN l'ignore. L'éducatrice ODILE remarque que les garçons se disputent.

L'éducatrice : Allons Faïssal ! Tu ne vas pas te fâcher pour si peu.

ODILE sépare les deux garçons

FAÏSSAL : C'est pas juste ! pas juste ! pas juste !

FAÏSSAL s'assoie par terre et se met à boudier

Plus tard, FAÏSSAL se relève et parcourt la salle à manger, à présent vide, du regard

FAÏSSAL : Il est où mon verre de lait ?

Il aperçoit sur la table un verre à moitié vide de lait

FAÏSSAL : C'est qui qui a bu dans mon verre ?

ILAN entend du bruit depuis le couloir et approche.

ILAN : C'est moi, parce que mon verre, il s'est renversé par terre.

FAÏSSAL pince le bras joufflu d'ILAN qui le bouscule par terre et lui saute dessus.

FAÏSSAL, qui gémit au sol, tape ILAN. ILAN lui donne un coup dans la mâchoire, puis se relève et s'en va.

Une dizaine de minutes plus tard, l'éducatrice ODILE entre dans la salle à manger et constate avec horreur que FAÏSSAL gît au sol dans une flaque de sang.

ODILE, horrifiée : AAAAAAAAAAAHHHHHHHHH !

Silence

ODILE, paniquée : ILAAAAN !

ILAN traverse le couloir en trombe et arrive dans la salle à manger.

Silence.

ODILE le saisit par le col de son pull tricoté avec un drapeau israélien et le secoue.

ODILE : Qu'est-ce que t'as foutu ?! Hein ?

Silence.

ODILE : Tu te rends compte que je vais perdre mon job !? La garderie va fermer ! Les flics vont débarquer !

Silence

ODILE, enragée : AAAAARGGGHHHHH



LA PIÈCE DE CINQ

Jean Daniel Kohler

L'action a lieu dans un laboratoire plein d'ustensiles médicaux et de matériel informatique. C'est une pièce close, sans fenêtres. Dans un coin un canapé. Au mur une plaque sur laquelle on peut lire :

Lieux : Laboratoire spécialisé

Personnages :

Docteur Tirelire (T) , gynécologue-chercheur : personnage double à la fois chercheur acharné et passionné et dilettante un peu j'm'en foutiste. Il est fortuné . Il en veut toujours plus. De la science et des pépètes.

La parturiente: Madame H. (H) Femme de 40 ans. Cobaye des chercheurs, leur associée. Une femme puissante, féministe et cupide. Elle ne s'en laisse pas conter.

La sage-femme : Madame Widmer. (W): Sa longue expérience impose le respect. Elle conjugue la bienveillance avec une fermeté parfois brutale.

Acte 1

Scène 1

W: regardez cette radio Docteur. Encore des algorithmes. Rien que des algorithmes.

T : Vous avez confié votre vie à des incompetents, Madame.

H : C'était un hôpital universitaire, Monsieur.

T : Docteur, Madame, s'il vous plait.

H : (*En aparté à W*) Il est poseur ou je rêve ?

T : Madame, nous allons vous faire l'honneur de vous prendre en charge.

H : Gardez votre honneur. Ce que je veux c'est de l'efficacité.

T : Oh elle a du caractère la petite dame.

H : Quelqu'un a vu une petite dame ici ?

T bredouille de vagues excuses.

T : pour vous prouver notre bonne fois...

M : Il se vouvoie maintenant... pluriel de majesté... n'importe quoi.

T : J'ai décidé de ne pas vous considérer comme un simple cobaye, mais de vous associer à notre groupe de recherche.

M : Vous n'imaginez tout de même pas que j'allais prêter mon corps à la science pour des clopinettes ou pour un sandwich.

T : Non vous bénéficierez d'un véritable salaire.

H : Monsieur nous sommes trois, n'est-ce pas ? *(il acquiesce d'un signe de tête)*. Donc je veux un tiers des bénéfices.

T : Ce n'est pas possible...

H : Alors adieu, Monsieur !

T : Non non restez ! Nous allons signer notre contrat d'association dès qu'il sera imprimé. C'est d'accord pour un tiers.

Je sens que grâce à vous je serai très bientôt prix Nobel.

H : Ah Ah Ah... dans quelle discipline docteur ?

T : Dans les poids lourds. Madame, vous serez la première femme au monde à donner naissance à un objet.

Scène 2

W : Regardez ces radios, docteur.

Encore des algorithmes, rien que des algorithmes

T : Et merde qu'avez-vous encore fait ?

W : Moi ? Je vous rappelle que ce n'est pas moi qui écris le programme.

T : Donnez-lui la pilule abortive. On ne peut pas la laisser accoucher d'un algorithme.

H : J'ai signé le contrat pour être associée à cette recherche. Pas pour être mêlée à votre boucherie.

T : Calmez-vous chère associée. C'est parfaitement indolore.

H. : Encore heureux !

T. (à W) êtes-vous sûre que nous avons bien prélevé les gamètes ?

W : Non, souvenez-vous, nous avons utilisé ceux de l'hôpital universitaire qu'elle nous avait apportés. Peut-être qu'ils n'étaient pas très frais.

T : j'avais bien dit que ce n'était pas de notre faute. Il faut qu'elle revienne avec des frais.

W : Docteur vous savez bien qu'elle ne peut pas faire ça elle-même.

C'est à vous de procéder.

T : Ah oui j'oubliais... Ce n'est pas ce que je préfère.

H : Faites votre boulot, Merde. Qui est-ce qui m'a foutu un associé pareil ?

T : Tous ces algorithmes foireux... Il faut y arriver à tout prix, sinon j'ai peur qu'elle nous fasse un enfant.

W : Et adieu prix Nobel, compte en banque et villa sur la Côte d'Azur.

T : Je vais encore devoir y passer mes nuits et mon week-end... Je compte sur vous Madame Widmer.

H : Pourquoi il dort celui-là ? Il croit que je le paye pour somnoler ?

Le sexe ? bien sûr ! j'ai choisi le donneur de manière très spécifique et précise. Tous des hommes-objets.

W : Oh là... Respirez... retenez votre respiration... poussez... poussez encore... plus fort... Respirez.

H : J'ai mal. (*Elle gémit*)

W : Respirez... On se calme... Respirez profondément... Bloquez votre respiration. Poussez. Encore. Plus fort

Félicitations Madame, c'est une magnifique petite fille : une carte de crédit Mastercard.

H : Quoi ? C'est pas vrai ? Ils m'ont signé un contrat qui me garantissait **une pièce de cinq**. Quels escrocs !

T (*l'oreille au téléphone*) : Monsieur UBS vous félicite, Madame. Il se réjouit de vous revoir et de recueillir les fruits de votre bébé.

À M. UBS au téléphone : Madame H est très déçue.

Acte 3

T : Madame, Monsieur UBS m'informe que le cash est interdit depuis ce matin dans tous les pays occidentaux.

H : Est-ce que vous croyez que je me suis fait prélever des ovocytes pour rigoler ?

Est-ce que vous croyez que je me suis rendu au sud de l'Europe pour assister à l'insémination pour vos beaux yeux ? Est-ce que vous croyez que j'ai fait venir les donneurs de sperme de Berne par charters entiers juste pour vous regarder somnoler dans ce fauteuil ? Est-ce que vous croyez que j'ai sélectionné pendant des jours et des jours, des mâles aptes à me féconder en vue de faire naître une pièce de cinq juste pour faire joujou ? Est-ce que vous croyez que je vous paye à prix d'or pour mener cette opération juste pour du plastique ?

W : Calmez-vous, Madame. On lui donne le bain et on vous la ramène.

H : Non je ne vais pas me calmer. On m'avait dit que ce genre de grossesse pouvait se renouveler à volonté. Je pouvais donc multiplier les pièces de cinq, devenir riche. Multiplier les Mastercard ça fait quoi ? Plus de plastique, plus de pollution et c'est tout.

W : Calmez-vous Madame

H : Bien sûr que non je ne vais pas me calmer. Le contrat n'a pas été respecté. *(Elle hurle)* Je veux ma pièce de cinq. Je veux ma pièce de cinq.

W : je vais la chercher, attendez-moi

Elle revient, livide.

W : On a volé le bébé. Je l'ai vu. C'était lui. Il est parti par la fenêtre.

H : Mais qui lui ?

W : Le docteur Tirelire Madame, le docteur Tirelire.

H : *(au téléphone)* Allo ! la police criminelle ? Je veux déposer plainte. Pour quoi ? pour disparition inquiétante. De qui ? de ma fille. Je n'espère pas. Vous me faites peur. Ce voleur serait un sale type, en plus... Je n'espère pas. Oui elle était habillée, Jaune. Comment ça difficile ? Bien sûr que je connais le kidnappeur. C'est le Docteur Tirelire. Une vieille connaissance ? Un marchand de photocopieur ? Il l'avait inventé... ah bon. Jamais médecin. Il a juste suivi un cours d'anatomie... ? *(Elle pose le téléphone)* Tout ça pour ça... En fin de comptes, j'aurais mieux fait de coucher avec un banquier.



CHÈRE MAMAN

OLIVIER MICHEL

Accessoires : bombe de peinture, hachoir ou couteau de boucher, jerrican d'essence, batte de baseball, masque de cochon, bras humain, sac à dos, doigts, *des morceaux de viande*.

Acte 1

Nous sommes à l'intérieure d'une jolie petite boucherie charcuterie artisanale soigneusement décorée de tissus Vichy rouge et blanc et où il fleure bon la viande fraîche. EDGAR, boucher, la cinquantaine, bardé d'un tablier ensanglanté, les mains un peu rougies, découpe au hachoir un émincé de veau en sifflotant joyeusement.

La clochette de la porte d'entrée sonne et une cliente arrive, CLAIRE, la cinquantaine, vêtue d'une robe vert kaki et d'un chemisier blanc du dimanche.

- EDGAR, *jetant un rapide coup d'œil* : Bonjour Madame Fontaine. Toujours aussi élégante. Tout va bien ? Hein ? C'est pas magnifique ce beau soleil qui revient ? Sentir le chaud pointer sur la peau. Je sais pas vous, mais alors moi, ça m'ouvre l'appétit. Qu'est qui vous ferait plaisir aujourd'hui ? Hein ? Dites-moi tout.

- CLAIRE, *sèche* : Donne-moi quatre belles côtelettes d'agneau.

- EDGAR : Et quatre côtelettes aux herbes, quatre. Les grosses là ?

- CLAIRE : Oui. - EDGAR : Et avec ceci ?

- CLAIRE, *lorgnant sur les pièces de viande du présentoir* : Donne-moi aussi ton lapin là, celui-ci, oui le plus petit. Et mets-moi aussi trois, non... quatre tranches de terrine de porc aux morilles, une langue de bœuf et une quarantaine de gésiers de canard avec six livres de graisse d'oie.

- EDGAR, *tout en servant CLAIRE, détaillant sa poitrine avec appétit* : Il y a du monde à maison aujourd'hui... Ce sera tout ?

- CLAIRE : Oui.

- EDGAR, *avec un regard complice* : Je vais vous mettre mes petits gésiers de derrière les fagots ? Hein ? Comme d'habitude ? (*Il va les chercher au frigo.*) Tenez, goûtez-

moi ça. *(Il lui donne un gésier à goûter, et l'observe manger le gésier cru tandis qu'il en mange un lui aussi.)* Et le Monsieur Raymond, il va un peu mieux aujourd'hui ?

- CLAIRE : Oui, un peu.

- EDGAR, *pesant la graisse d'oie* : il y a un peu plus, je vous le mets quand même ? *(Elle opine de la tête.)* Emballez, c'est pesé ! Alors ça nous fera quatre-vingt-huit tout rond. Avec ça, vous allez- pouvoir remettre le couvert ce soir. *(Elle paye avec un billet de cent, EDGAR lui rend la monnaie, mais une pièce tombe au sol, sous le présentoir. EDGAR contourne le présentoir pour aller chercher la pièce.)* Hop hop hop... Vous avez les garçons aujourd'hui ? Hein ? *(Il ramasse la pièce.)*

- CLAIRE : Oui, ça faisait longtemps. Leur visite nous fait beaucoup de plaisir.

- EDGAR, *soudain grave* : Et Alizée ? *(Il lui tend la pièce, elle veut la prendre, mais il ne la lâche pas).*

- CLAIRE, *soupirant* : Non, elle ne vient plus. *(Il lâche la pièce, elle la prend et se dirige rapidement vers la sortie, mais EDGAR s'interpose, l'empêchant de sortir.)* Écoute, elle vit sa vie. Je crois qu'elle est heureuse. Laisse-là tranquille. Je ne lui en ai jamais parlé. Crois-moi, ça lui ferait très mal d'apprendre ça. Tu sais elle...

- EDGAR : Claire ! je repense à elle et à toi presque toutes les nuits, je n'arrive pas à oublier...

- CLAIRE : Moi, si. *(Elle se dégage et va vers pour sortir.)*

Acte 2

Un bidon d'essence glisse sur le sol de la boucherie depuis la porte d'entrée, suivi par ALIZEE, méconnaissable sous un masque de cochon et armée d'une batte de baseball, qui fait irruption dans la boucherie projetant violemment CLAIRE au sol, qui s'immobilise terrorisée. Elle menace alors EDGAR :

- ALIZEE, *hurlant* : Tu bouges pas gros porc où je t'éclate la tête sur ton comptoir de merde.

Elle explose le présentoir d'un coup de batte. Elle pousse du pied le jerrican en direction d'EDGAR.

-- ALIZEE, *hurlant* : Tiens, connard, arrose ta camelote avec ça ! Grouille-toi, putain !

EDGAR reste immobile. ALIZEE menace CLAIRE de sa batte.

-ALIZEE : Je te jure que si tu le fais pas, je lui éclate la tête. *(Un temps.)* Je compte jusqu'à trois. Un. Deux...

- EDGAR : C'est bon.

Il vide le contenu du jerrican sur la viande de son présentoir brisé.

- ALIZEE : Je te jure que tu vas prendre cher, toi, pour tous les êtres vivants que tu as massacré. Tu vas servir d'exemple, enculé. Et toi, la grosse pute, *(elle donne un coup de pied à CLAIRE qui est toujours au sol)* ça te fait quoi de bouffer tes cousins ? Hein ? Ça te fait bander ? C'est ça ? Tu te sens puissante, tu domines, c'est ça ? Putain, mais répond bordel ! *(Elle lui donne un second coup de pied. EDGAR s'avance pour tenter d'aider CLAIRE, mais ALIZEE le menace avec un hachoir à viande qu'elle vient d'attraper.)* Toi, tu bouges pas le gros porc ! T'as pas bien compris. J'ai pas fini avec toi, fumier. Tu sais quoi ? Tu vas m'expliquer un truc que je comprends pas. Tu fais comment pour tuer ? Hein ? C'est quoi le truc ? Vas-y ! Explique-moi ! Tu fermes les yeux, c'est ça ? Non, tu fermes pas les yeux, connard, ça te fait trop triper de regarder les yeux dans les yeux ceux que tu vas tuer. Tu préfères égorger ou électrocuter ? Hein ? Putain mais réponds, bordel quand on te parle ! Attends... Je vais t'aider. Les poules, tu leur attaches les pattes au fil de fer, tu les pends la tête en bas et tu leur coupes la langue au ciseaux, jusqu'à ce qu'elles aient pissé tout leur sang, c'est ça ? Putain, mais t'as perdu ta langue... C'EST ÇA OU PAS ? *(Elle menace CLAIRE).*

- EDGAR : Oui, c'est ça.

- ALIZEE : Ben alors, tu vois, il a retrouvé ta langue le gros porc. Tiens. *(Elle lui lance une bombe de peinture.)* On va décorer ta boutique maintenant. Tu vas faire un joli petit graphe sur ta vitrine. Allez ! Magne-toi le cul ou je la massacre. *(Il s'exécute).* Tu vas écrire «bienvenue» «dans» «le» «couloir de la mort». Reviens ! C'est bien mon gros lapin. Il a mérité sa petite récompense. *(Elle tranche le bras de CLAIRE d'un coup de hachoir.)* Oh, je suis désolé, peut-être que tu aurais préféré une cuisse ? *(Elle lui jette le bras de CLAIRE.)* Vas-y bouffe. Quoi ? C'est pas à ton goût ? Ton truc c'est les abats c'est ça ? Pas de problème, tu veux quoi ? Les rognons, le foie, le cœur ? *(Elle menace de tailler dans le corps de CLAIRE.)*

- EDGAR: C'est bon, OK. *(Il commence à manger le bras de CLAIRE.)*

- ALIZEE : Alors, elle est bonne ? Tu l'aimes plutôt saignante ? Avoue que ça te fout la trique gros porc ! *(un temps)* Tiens, fais-moi goûter. Je veux voir si j'aime ça moi aussi. FAIS-MOI GOÛTER PUTAIN ! (

EDGAR lui donne le bras. Elle prend le bras, s'avance, s'assied sur le bord de scène, retire son masque face public, observe le bras et commence à manger.

Acte 3

ALIZEE et EDGAR d prennent un ton très calme et apaisé, comme s'ils étaient dans un autre temps tous les deux. En mangeant la viande, ALIZÉE se transforme en une petite fille de sept ans.

- ALIZEE : *Hum...* T'as raison, elle est bonne. Hi hi hi... J'aime bien en vrai. Je peux avoir un peu de sel, s'il te plaît ?

- EDGAR, *s'avançant avec la salière pour s'asseoir à côté de sa fille, bienveillant* : Tiens, ma fille.

- ALIZEE : Merci Papa. *(Elle sale la viande.)* Oui, elle est vraiment très bonne. Avec le sel, j'adore. Il faudra la garder au frigo, hein ? Comme ça on pourra encore en manger demain ?

- EDGAR : Bien sûr ma chérie.

ALIZEE joue avec les doigts de sa mère.

- EDGAR : Arrête de jouer, Alizée, mange ta viande !

- ALIZEE : J'ai plus faim.

- EDGAR : Mais tu n'as presque rien mangé. Il faut manger un peu plus.

- ALIZEE, *soupirant* : Pourquoi ?

- EDGAR : Parce que quand on est une petite fille de sept ans en pleine croissance, on doit manger.

- ALIZEE Pourquoi ?

- EDGAR : Sinon on tombe malade.

- ALIZEE, *hésite, puis mange* : Mais quand on aura fini Maman, qu'est-ce qu'on va manger ?

Un temps. EDGAR semble chercher, il regarde le jerrican, puis son présentoir brisé, malaise.

- ALIZEE Papa...

- EDGAR : Oui.

- ALIZEE: J'ai chaud...

- EDGAR : Attends, j'ouvre la fenêtre... *(au public)* Ah vous êtes là, vous ?

- ALIZEE: J'ai toujours chaud.

- EDGAR : C'est de leur faute si on a chaud.

Un temps. Ils mangent.

- ALIZEE : Papa...

- EDGAR : Oui...

- ALIZEE : Pourquoi tu dis plus rien ?

- EDGAR : Je réfléchis.

- ALIZEE: A quoi ?

- EDGAR : Quand on aura fini de manger Maman, on trouvera bien... un indien, c'est goûtu, et c'est pas ça qui manque. Ou une chinoise, *(au public)* ben oui, c'est bon la chinoise. Ou alors... *(détaillant une spectatrice)* une Bourguignonne... *(une autre)* une Bressanne... Quand on aura mangé tout ça, tu seras devenue une grande fille et moi un vieux monsieur.

- ALIZEE : Et on aura moins chaud ?

- EDGAR : Oui.



